

« “Aujourd’hui” est un mot que seuls les suicidaires devraient avoir
le droit de prononcer, pour les autres il n’a pas le moindre sens,
il désigne pour eux un jour quelconque. »

Ingeborg Bachmann, *Malina*

« L’architecture est un mélange risqué
de toute-puissance et d’impuissance. »

Rem Koolhaas & Bruce Mau, *S, M, L, XL*

« Les suicidés ont un langage particulier.
Comme les charpentiers ils veulent savoir quels outils.
Ils ne demandent jamais pourquoi construire. »

Anne Sexton, « Vouloir mourir »

S O M M A I R E

- 9 |I| Piscine Communale Stadspark, 2005-2011, Turnhout
Architecte anonyme
- 33 |II| Église Saint-Omer, 1607-1676, Verchin
Jean Porc (†1611)
- 51 |III| Siège des P.T.T./R.T.T., 1947-1953, Ostende
Gaston Eysselinck (1907-1953)
- 71 |IV| Opéra national de Vienne, 1861-1869, Vienne
Eduard van der Nüll (1812-1868)
et August Sicard von Sicardsburg (1813-1868)
- 93 |V| San Carlo alle Quattro Fontane, 1634-1677, Rome
Francesco Borromini (1599-1667)
- 117 |VI| Bibliothèque nationale de Malte, 1786-1796, La Vallette
Stefano Ittar (1724-1790)
- 143 |VII| Villa Ebe, 1922, Naples
Lamont Young (1851-1929)

- 165 |VIII| Caserne Rossauer, 1864-1869, Vienne
Karl Pilhal (1822-1878)
- 173 |IX| Fort George, 1747-1769, Ardersier
William Skinner (1700-1780)
- 191 |X| Galerie d'Art & Musée Kelvingrove, 1901, Glasgow
John William Simpson (1858-1933)
et Edmund John Milner Allen (1859-1912)
- 217 |XI| Pine Valley Golf Course, 1910-1918, Pine Valley
George Arthur Crump (1871-1918)
- 245 |XII| Théâtre Knickerbocker, 1917-1922, Washington DC
Reginald Wycliffe Geare (1889-1927)
- 275 |XIII| Jardin de sculptures cinétiques de Starr Kempf,
à partir de 1978, Colorado Springs
Starr Gideon Kempf (1917-1995)
- 301 Remerciements



PISCINE COMMUNALE STADSPARK

2005-2011

TURNHOUT

Architecte anonyme

ELLLE eut la chance de se retrouver sur le dos au moment de l'accident, ce qui lui permit de garder la bouche hors de l'eau. Deux semaines avant l'anniversaire de ses seize ans, Nathalie C. de Retie se retrouve happée, sa longue queue de cheval aspirée par le système de filtration de la pataugeoire. L'incident se produit un dimanche après-midi d'affluence, il y a trop de monde pour faire des longueurs dans le bassin sportif. Nathalie est venue à Turnhout en voiture avec son oncle depuis une commune voisine. En attendant qu'un couloir de vingt-cinq mètres se libère, elle joue avec son oncle et son petit cousin dans la pataugeoire. Elle est assise dans l'eau peu profonde, le dos tourné vers le bord de la piscine, quand soudain quelque chose la tire brusquement vers le bas. Sa tête vient frapper

violemment le rebord en pierre. Nathalie essaie d'abord de se redresser, mais une forte douleur la maintient. Elle veut saisir sa queue de cheval – nous posons instinctivement la main sur les endroits qui nous font mal –, mais à l'endroit où celle-ci devrait se trouver, elle ne rencontre que l'arrière de son crâne, puis aussitôt la paroi du bassin.

Bien qu'entre le moment où sa chevelure est prise dans le filtre et celui de sa libération, il n'y ait pas de danger immédiat de noyade, Nathalie se trouve au cours de ces minutes d'incertitude dans une position particulièrement inconfortable.

Bert P., responsable de la piscine, sera le premier à voler à son secours. La solution la plus évidente consiste à couper les cheveux, mais plus Nathalie se débat, plus la queue de cheval prisonnière tire sur son cuir chevelu. À tout instant maintenant, peau et cheveux risquent d'être arrachés de son crâne. En outre, ses gesticulations rendent difficile pour Bert P. de bien positionner ses ciseaux afin d'effectuer la coupe salvatrice. La jeune fille hurle à la mort, sans que l'on sache si ses cris traduisent une douleur intense ou des protestations.

En tant que responsable de la piscine, Bert P. a l'habitude d'agir en situation de crise. Ne cherchant pas à interpréter les cris, il décide de sectionner la queue de cheval sans merci. L'oncle et quelques spectateurs inquiets prennent Nathalie en charge. On lui enroule une serviette autour du crâne. Bert P., une main tenant les ciseaux, l'autre la mèche coupée, comprend ce qui a dû se passer : à l'endroit précis où Nathalie appuyait sa tête contre le bord du bassin, le système de détection de chlore possède un point d'aspiration, protégé par une petite plaque de quatre millimètres d'épaisseur. La plaque étant mal vissée, la queue de cheval de Nathalie a dû passer dans le circuit d'aspiration qui se trouve derrière.

Aussitôt ces constatations faites, Bert P. s'active de nouveau. Après avoir vidé la pataugeoire, il remet la plaque en place. Il s'assure que cette fois-ci les vis sont bien serrées à fond. L'incident est clos.

Nathalie s'en tire sans blessures graves, mais après coup, elle ne se sent pas bien du tout. « Cela ne fait pas vraiment mal, mais j'ai eu très peur, » déclare-t-elle dans un entretien accordé à la chaîne de télévision régionale.

À sa fête d'anniversaire deux semaines plus tard, je vois qu'elle a dissimulé la zone dégarnie de son crâne sous une grosse fleur artificielle. Cela ne ressemble à rien, mais nous n'en parlons que dans son dos.

Depuis son inauguration en octobre 2005, la Piscine Stadspark ne resta jamais ouverte plus de trois mois consécutifs. Les fermetures temporaires ne cessèrent de s'enchaîner, provoquées par toutes sortes de curieux dysfonctionnements : des pannes système à l'éboulement des sols en passant par des scènes bibliques où l'eau se changea soudainement en lait.

Le mauvais fonctionnement de la piscine construite à prix d'or ne tarda pas à faire scandale dans la région. Elle avait coûté dix millions, et jamais elle n'était ouverte. Les habitués surtout se retrouvaient sans réponses à leurs questions, dont la principale était de savoir si on allait rembourser leur abonnement.

Tout ce tracas et la façon douteuse dont les autorités communales gèrent le dossier de la piscine échappèrent largement à mon attention. Lorsqu'il apparut, à peine quatre ans plus tard, en 2009, que la fermeture allait devenir permanente à la suite d'une succession de pannes d'électricité et de problèmes d'étanchéité, j'étais déjà partie à Gand pour mes études, et j'avais d'autres chats à fouetter, telles que la littérature mondiale et mon progressif déracinement. La natation, j'en faisais une fois par semaine dans le magnifique bassin art déco

du quai Baudelo. Le sol marécageux de ma région natale et tout ce qui m'y retenait commençaient doucement à relâcher prise, en même temps que la piscine de Turnhout s'y enfonçait. Littéralement.

Le local technique, qui abritait notamment la chaudière de la piscine, se trouvait au sous-sol. Aussi insensiblement que sûrement, le souterrain s'enfonçait dans le substrat uligineux. Les capteurs d'alerte du réseau électrique, posés aux trois-quarts de la hauteur des murs du sous-sol, étaient ultrasensibles, mais leur positionnement était peu stratégique: ils n'avaient été prévus que pour détecter les fuites provenant du dessus, des bassins, et non pas les remontées des eaux souterraines. L'emplacement en hauteur de ce système de sécurité rendait possible l'inondation du plus gros de l'espace avant que les capteurs se déclenchent. À ce moment-là, les appareils techniques seraient déjà irrémédiablement noyés; à l'étage supérieur, les nageurs flotteraient électrocutés dans les bassins.

Plusieurs théories et spéculations relatives à la fermeture firent évidemment leur apparition parmi les usagers et les autres contribuables, mais la stratégie médiatique adoptée par l'administration communale lui permit de garder le silence sur l'enfoncement du sous-sol. Une multitude de causes aussi floues que changeantes dominait le débat.

En octobre 2009, une banderole fut accrochée au-dessus de l'entrée de la piscine :

FERMETURE DEFINITIVE JUSQU'À NOUVEL ORDRE POUR CAUSE DE TRAVAUX D'ENTRETIEN

Comme si l'obstination de ce message voulait anticiper le gain de cause à venir.

Dans les mois qui suivirent, l'on explora plusieurs pistes pour améliorer le réseau électrique. Nombre d'experts furent mandatés,

un professeur fit même le déplacement. Des études de marché furent élaborées, d'innombrables réunions convoquées en soirée. Tout cela dans l'espoir de parvenir à fixer une nouvelle date de réouverture. Cette dernière finit par arriver : en janvier 2011, après un an et demi de fermeture, la piscine rouvrit ses portes.

Cela ne devait durer que quelques semaines. Au mois d'avril, la banderole fut raccrochée, après adaptation du texte :

FERMETURE DEFINITIVE JUSQU'À NOUVEL ORDRE POUR CAUSE DE TRAVAUX D'ENTRETIEN

Combien de fois suis-je moi-même allée à cette piscine ? Pas assez souvent pour justifier la signification que j'accorde aujourd'hui à ce *lieu de piscine**. À ma décharge : souvent, on ne prend conscience qu'après coup de ce dont on aurait dû se souvenir, et pour les choses qu'on aurait préféré oublier, il est alors déjà trop tard. Et inversement, dans le cas qui nous occupe. Je garde néanmoins un souvenir extrêmement net de la première fois où j'y ai mis les pieds.

Ce devait être environ six mois après son ouverture, en juillet 2006. J'ai tout juste quatorze ans, je suis un bien laissé sans surveillance, de sortie sans mes parents pour la première fois. Je porte un bas de maillot rouge dans lequel mes hanches commencent à s'arrondir. Le haut est un bout de polyester orange triangulaire, dont la pointe aigüe indique mon nombril dénudé. Mes cheveux tombent en une longue tresse sur mon dos, descendant jusqu'aux fesses. À l'intérieur de mon poignet, un faux tatouage tribal trouvé dans un sachet de chips. J'aimerais avoir un bikini neuf, de préférence très échancré sur les hanches et avec deux compartiments séparés pour mes seins inexistantes, comme celui de Eef, qui joue plus loin dans l'eau avec Max, son voisin – elle fait du B et a un bikini avec des

* En français dans le texte. NdT.

bonnets. Max est un gamin potelé de dix ans, il a une frimousse adorable avec des taches de rousseur et une bouche effrontée. Quand il s'ennuie, il essaie de nous toucher à des endroits qui ne l'intéressent en somme pas vraiment, mais dont il sait qu'ils nous dérangent. La poitrine d'Eef constitue sa cible principale.

En vérité, il fait trop froid pour se baigner à l'extérieur, mais le bassin couvert est fermé – une panne technique à ce qu'il paraît. Eef et Max sont dans la piscine de plein air, moi je suis étendue sur ma serviette un peu plus loin, sur la pelouse. *Chair de poule, blanche comme un cachet d'aspirine, malingre*, me dicte le regard cruel qu'une fille de quatorze ans porte sur elle-même. Il me dit aussi que mon ventre est trop arrondi. Allongée sur le dos, je m'appuie sur les coudes pour creuser le renflement imaginaire. Personne ne fait vraiment attention à moi, je suis quasi-invisible, mais les regards des baigneurs en plein air me brûlent la peau. Je fais saillir ma poitrine plate, au cas où quelqu'un voudrait tout de même jeter un œil.

« Max, ne fais pas ça, arrête! » entends-je crier Eef. Depuis le bord du solarium qui jouxte le bassin extérieur, j'aperçois le saule pleureur solitaire dans le champ voisin. En juillet, les blés dans l'ancienne prairie de fauche arrivent aux genoux. Sous mon angle de vue, les épis semblent toucher le bout des branches pendantes du saule, comme si, à l'endroit où ils se rencontrent, l'image était zippée et perdait sa profondeur: le tableau d'une pupille qui se débat avec la perspective.

Je lis une adaptation contemporaine de l'histoire d'*Abélard et Héloïse* qui se déroule à New York; dans cette version, les protagonistes s'appellent Arthur et Lois. Nous venons de traduire le récit de *Héro et Léandre* en cours de latin. Je trouve que les amours impossibles et les saules pleureurs vont bien ensemble. L'association des deux avive la veilleuse dans mon cœur qui n'a pas encore éclos.

Dépliant mes bras, je m'allonge à plat sur le dos, menton collé à la poitrine pour voir la cime du saule dépasser des blés. Dans cette position, les épis donnent l'impression de grimper sur l'arbre. Ils s'enroulent comme des cordes autour des branches. De la plus haute branche pend, parmi le feuillage, un nœud coulant en corde de blés.

Éternel après-midi. Les couleurs prennent des reflets vifs. Personne ne travaille. *Peter Getting Out of Nick's Pool* (1966). Le soleil de Californie sur des fesses d'homme nues. Les toiles de David Hockney célèbrent la piscine dans le jardin comme endroit culte, incarnant la détente, la prospérité et l'ouverture sexuelle.

Nous sommes en août 2017. Je visite l'exposition temporaire du Centre Pompidou. Sur un coup de tête, j'ai pris la voiture pour me rendre à Paris. Au cours des semaines précédentes, j'ai travaillé comme une possédée sur une série de poèmes, une commande. Avant cela, j'ai eu une année chargée, et l'année précédant celle-là était chargée aussi. Je me souviens à peine de l'époque où la pression n'était pas constante. Je suis quelqu'un d'occupé. Je suis probablement épuisée, mais je ne l'admets pas. Au lieu de cela, je me fâche sans cesse pour des brouilles. En quête d'un pansement. La contemplation d'œuvres d'art. J'essaie de me recharger à travers les plans roses, bleus et jaunes de Hockney. *A Bigger Splash* (1967) : des formes simples, une gerbe d'eau ludique, une palette légère. Le soleil est hors cadre, mais difficile de se dire qu'il ne brille pas si on veut expliquer les couleurs dégoulinantes de chaleur. Cela semble très loin, hors de portée, une existence simple avec piscine.

Le tableau *Portrait of an Artist – Pool with Two Figures* (1972) nous montre un homme, je suppose qu'il s'agit de Hockney lui-même, au bord d'une piscine. Le jardin donne sur un paysage pittoresque, montagneux, verdoyant, respiration. Pourtant, l'homme près du bassin ne s'intéresse pas à la vue, son regard est tourné vers

le bas, vers le personnage nu qui transparaît à la surface de l'eau et qui nage dans sa direction. La réfraction de la lumière crée des fissures marbrées dans l'eau. Le nageur est comme pétrifié dans la flaque de bleu, il paraît improbable qu'il refasse surface et lève le regard sur son spectateur. Est-ce le regard de l'homme qui le maintient prisonnier sous l'eau, ou est-ce moi qui vois des cages partout ?

Je parcours l'exposition, traversant scènes et couleurs, collages et dessins au crayon, influences du pop'art et velléités d'y résister, enchaînant les représentations des hommes qui ont jalonné la vie de Hockney : toujours leurs fesses espiègles, les piscines récurrentes, les dates. Une existence capturée par l'œuvre. Soixante ans traduits en coups de pinceaux, cela aussi, c'est une vie qui passe.

La dernière salle abrite une installation vidéo de Hockney intitulée *The Four Seasons*. Quatre parois se font face et forment un espace clos. Je me glisse par l'ouverture entre deux panneaux. À l'intérieur, chaque paroi se compose de neuf écrans distincts, sur lesquels s'affiche une image globale en mouvement. Je me pose sur le banc devant la paroi qui montre l'hiver.

Woldgate Woods, Winter, 2010 : l'image avance sur un chemin forestier enneigé, à l'allure d'un conducteur prudent. Un prédécesseur a laissé des traces de pneus sur le tapis de neige. Des arbres nus, couverts de givre et de neige, bordent la piste. Je regarde, et le mouvement m'aspire à l'intérieur de l'image, du paysage, du blanc, et je deviens regard, je deviens le conducteur et en même temps cette caméra lente qui suit le chemin dans la forêt. Pourtant il me semble ne parcourir aucune distance parce que le paysage, à mesure que je m'y enfonce, ne change pas, c'est du moins l'impression que cela donne, car tout à coup, sans que j'en aie vraiment conscience, la piste enneigée se trouve non seulement sur l'écran devant moi, mais aussi derrière moi, je suis assise sur le banc du musée mais aussi au milieu de toute cette neige, je m'enfonce plus profondément encore dans

le paysage blanc – non, je me laisse emporter plus loin dans le blanc par ce mouvement qui me traîne en avant, par le spectacle hypnotique. Synchrones avec la lenteur du déplacement de la caméra, et de la même façon que je suis tirée à travers le paysage, je me sens traversée de sel, comme si des larmes parcouraient le même chemin enneigé à travers moi. Dieu, comme je suis fatiguée. Comme ce blanc est pur.

Peu après la fermeture définitive de la piscine en 2011, des bruits se mirent à courir dans les bistrotts de Turnhout. Des amis d'autrefois propageaient ces histoires jusqu'à Gand. Ou peut-être cela ne se passa-t-il pas ainsi, mais les entendais-je aux rares occasions où j'étais de retour en Campine, accoudée en personne au zinc du café Ranonkel. Si j'étais au courant pour l'architecte de la piscine? À la suite d'un énième défaut de construction, il se serait suicidé. En fonction de la personne qui racontait, ou du nombre de gens ayant colporté l'histoire avant elle, l'architecte aurait mis fin à ses jours en se pendant dans le sous-sol qui s'affaissait, sur le lieu même de son crime de faillibilité. Une sombre plaisanterie.

Que tel fût ou non le sort du pauvre architecte, cela prit presque d'emblée une importance accessoire par rapport à la plausibilité de l'histoire. Quelqu'un qui s'attire un échec public de la taille de la piscine de Turnhout, qui se montre aussi peu compétent professionnellement, qui se fiche à ce point des gens et de leur porte-monnaie, ne doit-il pas en payer le prix? On croyait, ou apparemment on voulait faire croire, que ce défaut de construction avait poussé l'architecte au suicide, et cette croyance constituait une vérité suffisante pour justifier que le récit soit répété avec cette version des faits. Une légende urbaine en puissance, plus convaincante à chaque réitération. C'était vrai parce qu'on estimait que c'était vrai, à l'instar de l'histoire de l'assassin caché dans le coffre d'une voiture qui a déjà fait

frissonner des générations d'auditeurs réunis autour d'un feu de camp. Les assassins dans des coffres de voiture, cela fait peur. Les architectes qui échouent se suicident.

La cruauté du raisonnement qui précède l'histoire du suicide ne m'a frappé que des années plus tard, pour être honnête. Dans un premier temps, je ne crois pas m'être interrogée sur ce racontar. C'était le genre de choses qui arrivaient parfois ici. Plus tard, quand j'ai raconté l'histoire à mon tour, je l'ai agrémentée avec un certain sens du tragique emprunté au romantisme noir : l'architecte comme artiste raté, l'échec de sa création comme échec personnel.

Des versions plus sentimentales circulaient, elles dressaient le portrait psychologique non pas d'un artiste tragique, mais du fils méconnu d'un célèbre architecte de l'École de Turnhout – l'autre, vous voyez bien. Grâce à ce père, il aurait décroché la prestigieuse commande de la piscine. Une belle opportunité, l'occasion de se faire son propre nom dans le métier. Ce serait son échec personnel doublé de celui face à son père et maître qui l'aurait plongé dans le désespoir le plus profond. Nous ne sommes pas tendres avec ceux dont nous soupçonnons que les choses leur sont servies sur un plateau d'argent.

Des histoires de comptoir. Des commérages de provinces. Un règlement de comptes. Ce qui est certain, c'est que la piscine provoquait la rogne, et que la colère a besoin d'un exutoire. On n'était que trop contents de pointer l'architecte du doigt. Après tout, c'était lui qui avait conçu la piscine ainsi, avec la chaufferie à cet endroit, sur cette terre marécageuse. L'erreur était peut-être irréparable, l'échec accompli, mais celui qui avait commis la faute devait en assumer la responsabilité ultime, du moins dans cette version romancée de la réalité. Le suicide au sous-sol, qu'il ait eu lieu ou non, redevenait vrai à chaque fois qu'il était narré et à chaque déformation qu'il subissait. Quoi qu'il en soit, personne ne demandait au récit d'apporter la preuve de sa véracité. C'est là que réside le verdict.

Chaque fois que je descends l'échelle d'une piscine, je passe devant deux ombres dans ma mémoire. Lui et moi, à jamais seize ans. Un dimanche après-midi, nous sommes enlacés, appuyés contre le bord de la piscine de Turnhout. Je suis en apesanteur dans l'eau, mes jambes entourant sa taille, ses mains sur mes fesses, et ses doigts qui partent en exploration dans mon bas de bikini. Entre mes jambes, je le sens qui durcit dans sa tente orange en tissu de maillot de bain. Sous l'eau, la friction est moins perceptible, pourtant il se presse tellement fort contre moi que j'ai peur qu'il me fasse un bleu. Nous nous embrassons sans interruption, on dirait des machines à laver, avec de grands mouvements de langue. Entre deux baisers, il me dit que je suis « sexy », mais je ne peux pas en être sûre, car il garde les yeux fermés en le disant. Je veux qu'il me regarde.

Moi, je n'ose pas le regarder. Je garde les yeux bien clos, et je pense au témoignage lu récemment dans un magazine, celui d'une fille qui avait eu un rapport sexuel sous l'eau avec son petit ami. Le pénis de ce dernier était resté coincé en elle, aspiré par le vide d'air. C'était très douloureux. J'envisage les possibilités, au cas où un tel scénario devait nous arriver. Nous pourrions fuguer pour rejoindre un cirque ambulancier en tant que « *Siamese lovers* ». Je suis follement amoureuse de lui, je prends la pilule depuis peu, et je suis tout feu tout flamme. Les enfants apeurés, les adultes gênés, cela m'est égal. La piscine publique est le prolongement de ma chambre, où je n'ai pas d'intimité : ma mère exige que je laisse la porte ouverte quand je suis sur mon lit avec lui.

Ce n'est qu'à l'instant où nous entendons crier que le monde pénètre dans ma bulle et que je le repousse. En face, les gens s'attroupent autour du maître-nageur couché par terre en chien de fusil. Du sang sur le sol antidérapant. Deux garçons s'échappent vers le couloir qui mène aux vestiaires. Peu après, le maître-nageur est

chargé dans une ambulance. Tout le monde doit quitter la piscine. Comme le couloir du vestiaire fait partie de la scène de crime, il faut se changer derrière les barrières d'accès. Près de cent baigneurs dégoulinent dans le hall. La police interroge tous les témoins.

Le maître-nageur aurait sorti de l'eau un trublion de douze ans, qui serait allé chercher son grand frère – le genre ours adepte de gonflette –, qui l'aurait ensuite tabassé. D'autres affirment que le maître-nageur, ne parvenant pas à contrôler le gamin, l'aurait saisi par la gorge pour le calmer, poussant le grand frère à venir à son secours. Sur les images de vidéosurveillance, on voit seulement le sauveteur, dos à la caméra, qui fait face au petit garçon avant d'être attaqué de dos par son agresseur.

Après une heure et demie d'attente, nous racontons en rigolant à l'agent de police que nous n'avons même pas vu ce qu'il s'est passé, nous étions en train de nous bécoter. Il nous laisse partir.

Le maître-nageur s'en tire avec une fracture de l'os zygomatique et une autre au pied. Les deux garçons ne seront pas identifiés. La piscine reste fermée quelques jours.

L'architecte de la piscine n'a pas de nom. Du moins n'ai-je pas réussi à le retrouver dans le dossier de presse. D'une manière ou d'une autre, on est parvenu à éviter que son identité n'apparaisse dans les journaux. Ce tour de passe-passe ne fait qu'alimenter l'histoire du suicide. Ça et là, quelqu'un prétend quand même savoir de qui il s'agit. Le savoir, c'est le pouvoir, y compris dans la culture bistrotière. Avoir un bon secret à partager peut vous rapporter une tournée, ou du moins faire en sorte que quelqu'un se hisse sur le tabouret d'à côté et vous assure un peu de compagnie. Ainsi, Rob V., un habitué du café Ranonkel, affirme que l'architecte n'est pas le fils d'un autre architecte célèbre, mais le neveu d'un échevin de l'opposition au sein du conseil communal de l'époque. René V., lui, prétend que

l'architecte ne vient même pas de Turnhout, et qu'il a encore moins mis fin à ses jours. Le maître d'œuvre en revanche a disparu sans laisser de traces après la fermeture. Tandis que Stan V. est formel et jure que c'est bel et bien ce maître d'œuvre qui s'est donné la mort en raison de fausses accusations.

En attendant, la procédure juridique suit son cours depuis bientôt sept ans. La ville a déposé une réclamation considérable en dommages et intérêts. Les parties impliquées ont convenu d'une transaction : aucune information relative à l'affaire ne doit être divulguée.

Un ancien échevin m'apprend que le maître d'œuvre avait bien anticipé le problème, mais que sa mise en garde fut balayée. La piscine devait ouvrir ses portes au plus vite, et la précipitation entraîne des erreurs. Refusant d'en dire davantage, il conclut en disant : « La commune nous a roulés dans la farine. »

L'embargo sur des informations claires concernant l'ensemble des faits est tout aussi strictement respecté par le maire. Lorsque je lui demande la raison exacte qui a motivé la fermeture définitive de la piscine, il esquive très adroitement la réponse, avec un talent rhétorique certain : « À cause des dysfonctionnements techniques qui découlent des problèmes rencontrés. »

Il ne croit pas trop à l'histoire de l'architecte, mais eu égard à la procédure, il ne peut s'exprimer sur le sujet. Au lieu de cela, le bourgmestre me montre des photos du nouveau toboggan aquatique.

Danny habite dans la Driekuilenstraat, une petite rue à sens unique, parallèle à celle où vivent mes parents. Quand je commande une Duvel, je pense à lui. Tous les jours vers midi, il se rend à la cafétéria de la piscine pour s'imbiber. Il parcourt les deux kilomètres qui le séparent du parc communal en fauteuil motorisé. Le Centre Public d'Action Sociale lui en a fourni un gratuitement, parce qu'il souffre

d'obésité et de stéatose hépatique. Il entretient ses souffrances et son droit aux allocations en buvant quotidiennement entre douze et quatorze Duvel. D'après mon père, il s'agit d'une caisse par jour, mais les faits paraissent toujours moins crédibles qu'une invention.

En tout cas, pour boire, il s'installe toujours à la fenêtre de la cafétéria qui donne sur le bassin. Il y regarde les baigneurs, sans arrière-pensées. L'alcool ne le rend jamais importun ni grossier. Il se bourre la gueule, tout simplement. Vers la fin de son séjour à la cafète', il exhale un relent acide, parfois mêlé d'urine. Mis à part cela, c'est un client poli, une source de revenus stable pour la buvette peu conviviale, où même les croque-monsieur sont immangeables.

Lorsqu'à cinq heures, son fauteuil le ramène chez lui, sa femme a préparé un poulet rôti, qu'il mange avec la peau. Ensuite, il se couche. Il ne se lève que vers midi le lendemain, pour recommencer la même routine. Il ne reste pas d'argent pour que sa femme puisse sortir elle aussi. Son allocation à lui et sa retraite à elle couvrent les charges et les Duvel. Elle fait des ménages au noir pour parer les frais imprévus. Le dimanche, Danny a l'habitude de s'attarder à la cafétéria, en raison de la compétition du club de natation. Le crawl, il aime ça.

Ce dimanche-là, l'arbitre interrompt la compétition sur ordre du service des sports. Bien que Danny ne soit pas loin de sa quatorzième Duvel, l'événement l'arrache à sa torpeur. Par la fenêtre, il voit les membres du club de natation se faire vertement enguirlander par le responsable de la piscine, Bert P. Ce que Danny ne peut pas entendre depuis la cafète', c'est que les nageurs ont négligemment jeté leurs serviettes et leurs sacs au bord du bassin, bouchant accidentellement une grande partie des grilles d'aération (le club compte trois cents nageurs). En trente minutes à peine, l'obstruction de l'arrivée d'air frais par les sacs et serviettes a conduit à un taux d'humidité de l'air

de quatre-vingts pour cent, provoquant une gêne respiratoire et des étourdissements.

Le service des sports et l'arbitre réprimandent les membres du club, mais c'est Bert P. qui leur souffle dans les bronches, comme s'il cherchait à empoigner des vauriens au lieu de faire remarquer à des adultes amateurs de natation qu'ils ont commis une erreur d'appréciation. Quelques nageurs haussent le ton. La situation dégénère. Malgré l'agitation, on parvient à faire évacuer la piscine au bout de dix minutes.

Après coup, Bert P. concède qu'il a été trop impulsif, et propose une réflexion constructive dans le but d'aboutir à une solution pour l'avenir : peut-être pourrait-il poster quelqu'un près de l'escalier pour vérifier qu'on n'entre pas avec ses sacs et serviettes ?

L'évacuation faite, le taux d'humidité redescend rapidement à cinquante pour cent, mais par précaution, la piscine reste fermée toute la soirée.

Quand le personnel arrive le lendemain pour laisser entrer les baigneurs du matin, ils découvrent le fauteuil motorisé à l'entrée de la cafétéria, bien avant l'heure d'ouverture. Plus tard dans la journée, la femme de Danny confirme que, en effet, ce dernier n'est pas rentré la veille au soir. Elle avait attendu jusqu'à ce que le poulet soit froid, puis s'était dit : « Ben, zut alors... »

Sur le blog *Turnhout autrefois*, la nostalgie va bon train. Sous une photographie sépia représentant les bassins extérieurs dans le Stadspark (trois bains et une petite fontaine), je lis cette réaction :

Je repense toujours avec regret à la piscine de plein air au Stadspark. Avec incrédulité aussi, qu'elle ait pu disparaître. J'ai le cœur brisé chaque fois que je viens au Stadspark et

que force m'est de constater ce qui fut, ce qui est, et ce qui ne sera plus jamais... (W.P. – 29/06/2012 – 18 h 17)

Réponse:

Cher W.P., il était impossible de faire autrement. Tous les bassins étaient raccordés à la même installation électrique. Les problèmes avec les bains intérieurs affectaient aussi les bains extérieurs. Si ces derniers étaient restés ouverts, il est à peu près certain que cela aurait provoqué une nouvelle panne. Je suis content que cela au moins ait pu être évité. (D.V. – 17/06/2012 – 8h34)

Réponse:

N'importe quoi. Là où la direction s'est complètement fourvoyée, c'est qu'elle a voulu faire chic avec un bassin couvert, alors que les arguments en faveur d'une simple et grande piscine extérieure n'ont jamais été pris en compte. Un Turnhoutois digne de ce nom n'en a rien à faire que l'eau soit chauffée. (M.V. – 02/04/2017 – 22 h 32)

Sept heures et quart, eau froide, court-circuit. Quatre heures que je suis réveillée. Jamais été dans une piscine publique de si bonne heure. Cette nuit, mon chéri m'a quittée, ce sont les premières heures, celles du désarroi, et je nage une heure et demie durant. Bras et jambes: lourds et vides. Poitrine: à bout de souffle. Ventre: des points de côté. Peau: macérée dans l'eau chlorée. Bouche: pas noyée. Les lèvres juste à la surface de l'eau. Pas de couples d'amoureux collés au bord du bassin.

Dans le bus qui me ramène à la maison, je m'endors, manquant l'arrêt où je dois descendre. Je me réveille pourtant chez moi, dans mon lit, pour aussitôt sombrer de nouveau dans un sommeil profond, jusqu'au fond de la piscine. Me voici de retour dans le bassin de vingt-cinq mètres. Brassée après brassée, je me rapproche du bord

opposé. Temps présent et temps du récit coïncident dans ce rêve, et je ne tarde pas à confondre le rêve avec la baignade de tout à l'heure. Soudain, mes mouvements sont entravés, l'eau s'épaissit. Arrivée à la moitié de mon couloir, je ne parviens plus à avancer. L'eau a pris une coloration laiteuse. Il n'y a pas d'autres baigneurs, pas de témoins. Le lait est chaud, se réchauffe, je sens l'eau laiteuse qui m'entoure se réchauffer sensiblement et je me laisse couler vers le fond. Juste un instant, me dis-je, en m'immergeant dans la chaleur épaisse et blanche. Avant de me rappeler que j'aie besoin d'air, et que, dans un mouvement de panique, je remonte à la surface. Là, je me heurte à une membrane mouvante, élastique: elle réagit à ma main qui la pousse, mais sans se déchirer. Il n'y a pas d'ouverture. Je ne parviens pas à crever la peau qui couvre le lait chaud.

« UN BAIN DE LAIT », titre le journal quelques jours plus tard, le jeudi 11 juin 2009. Mercredi après-midi, l'eau du grand bassin de la piscine Stadspark à Turnhout s'est teintée d'un blanc laiteux. Initialement, le gérant de la piscine, Peter R., ne s'en est pas inquiété. « En cas d'affluence, des substances peuvent se retrouver dans l'eau qui entraînent une décoloration. En été, il n'est pas rare que cela se produise », a-t-il relativisé.

Cependant, les baigneurs se sont mis à paniquer. Un enfant ayant avalé une gorgée de l'eau laiteuse en jouant avec son père dans la première partie du grand bassin allait être pris de vomissements à répétition. Plusieurs baigneurs ont témoigné que l'eau dégageait une odeur chimique suspecte. Une vieille dame a pu être sortie de l'eau in extremis alors qu'elle était sur le point de perdre ses esprits: elle croyait que le bon Dieu était venu toucher l'eau de Sa présence et l'avait changée en lait, à l'instar de l'eau changée en vin dans le récit biblique.

Lorsque, par mesure de précaution, les derniers baigneurs sont sortis du bain une demi-heure plus tard, une panne d'électricité a

bloqué le système qui permet de scanner les bracelets d'accès. Il a alors été décidé d'évacuer la piscine sur-le-champ.

Le lendemain matin, l'eau était toujours trouble, blanchâtre. On a commencé à craindre que des eaux récupérées aient pu se retrouver dans le bassin ; de l'eau servant normalement à laver les sanitaires et à alimenter les toilettes. Peter R. a réagi : « Bon, en soi, c'est de l'eau propre, juste pas assez propre pour s'y baigner. »

L'Institut Provincial pour l'Hygiène devait venir prélever des échantillons d'eau le vendredi. Il faut au minimum quarante-huit heures pour que les résultats de ces tests soient connus. Dans l'état actuel des choses, il est à prévoir que la piscine ne rouvrira pas avant lundi au plus tôt. Dans l'intervalle, il n'y a pas d'autre solution que de vider, vider et revider l'eau blanche.

Bonne nouvelle : le filtre sur mesure qui doit résoudre quelques problèmes récurrents touchant la piscine devrait arriver à Turnhout plus tôt que prévu.

Dès que le filtre aura été livré, on fera des tests pendant quelques jours en essayant de reproduire les réactions de l'eau comme si des milliers de personnes s'y étaient baignées. En fonction des résultats, il est possible qu'elle rouvre ses portes avant les vacances de Noël.

Mais les vacances de Noël 2009, puis le mois de janvier 2010, passent sans que la réouverture n'ait lieu. Sans doute le grand bassin est-il une vraie passoire et l'eau s'infiltré-t-elle par les joints, à travers le béton, jusque dans la cave, où elle goutte sur le réseau électrique. Pour le moment, tout le monde refuse d'admettre qu'il va falloir recouler la chape.

« Vous dites que le béton laisse filtrer l'eau, nous, nous disons qu'il existe des fuites. Il y a des joints, des trous et des percements qui peuvent provoquer les écoulements dans la cave, vous devez envisager cela aussi, et ne pas voir que ce que vous avez envie de voir.

Bordel, ici les choses sont vraies avant même qu'elles soient arrivées », rétorque calmement le porte-parole des autorités locales.

Dans le tome dix des œuvres complètes de Charles Darwin, je lis un passage sur l'expression des émotions chez les humains et chez les animaux. Il y parle des *grief muscles* ou muscles du chagrin. Ces derniers se trouvent dans le visage et s'actionnent quand nous sommes confrontés à la mort, au chagrin et à l'échec. Plus qu'une extériorisation de la vie intérieure, Darwin, porté par la logique rationaliste du dix-neuvième siècle, considère le chagrin comme une contraction de ces muscles, comme une réaction physique. Les muscles du chagrin sont connectés. La contraction des sourcils a pour effet de faire descendre les commissures des lèvres et affecte également la circulation sanguine dans le visage. Par conséquent, le teint pâlit, les muscles se relâchent, les paupières s'abaissent et la tête retombe sur la poitrine. Les lèvres aussi bien que les joues et la mâchoire inférieure s'affaissent sous leur poids combiné. C'est pour cette raison, affirme Darwin, qu'en anglais, on dit que le visage d'une personne « tombe » quand elle apprend une mauvaise nouvelle ou qu'elle est confrontée à un échec. Par ailleurs, un échec aux yeux d'autrui peut nous amener à « perdre la face » : notre figure tombe, nous perdons notre visage. Nous ne sommes plus personne. Ou du moins plus reconnaissables en tant que personne.

Ce n'est qu'une métaphore. Je ne devrais pas en faire aussi grand cas.

Faute d'avoir leur propre piscine, les écoles turnhoutoises se virent contraintes, dans les années 1990 et au début des années 2000, d'organiser leurs cours de natation deux villages plus loin. Je faillis me noyer un jour dans la piscine d'Arendonk, mais on ne prit l'incident au sérieux.

Le dernier cours de natation avant les vacances était traditionnellement réservé aux jeux libres. Des accessoires en mousse ou gonflables aux couleurs vives nous attendaient dans l'eau : frites, tapis flottants, ballons, planches de natation, et, sur toute la longueur du bassin d'entraînement, le tapis de glisse. J'étais assise sur un tapis flottant en mousse rouge avec le gros garçon de ma classe, à attendre mon tour pour le tapis de glisse, lorsqu'il m'avoua qu'il était amoureux de moi puis, surpris par sa propre confiance, il me poussa brutalement du tapis. Je n'avais rien vu venir. Le poids du garçon donna plus de force à son geste qu'il n'en avait l'intention, me faisant faire une double culbute en arrière pour finir sous le tapis. Je cherchai instinctivement à pousser le tapis vers le haut, là où il y avait de l'air, mais le gros garçon étant toujours dessus, son poids m'empêchait de soulever le tapis. Je fus aussitôt prise de panique. J'essayai une nouvelle fois de repousser le tapis, sans succès, et au moment où je m'aperçus que je n'y arrivais pas, je sentis un mince fil se former dans ma tête, je ne saurais le décrire autrement. Je sentis un mince fil se tendre sur le diamètre de mon crâne, comme si l'oxygène qui s'épuisait peu à peu était compacté en ce fil et que je devais m'accrocher à ce petit fil de souffle dans ma tête.

Aujourd'hui, en repensant à ces quelques secondes où j'étouffais sous le tapis, la rapidité avec laquelle je renonçai, le peu d'instinct de survie dont cet instant est révélateur m'effraie.

Les enfants qui jouaient et le clapotement de l'eau agitée tout autour ont dû faire dériver le tapis de sa position initiale. Ce n'est qu'après m'être rendue compte qu'il pouvait se déplacer horizontalement que je pris conscience que loin d'être prisonnière, il me suffisait de nager sous le tapis pour retrouver ma liberté.

Une grosse bouffée d'air en remontant à la surface. Je me traînai jusqu'à l'échelle, et une fois remontée sur le bord, je pleurai toutes les larmes de mon corps. Le maître-nageur, qui occupait plusieurs

fonctions et qui était également mon prof de gym et chargé de l'accueil périscolaire, vint me consoler. Quand je lui appris que j'avais manqué de me noyer sous le tapis rouge, il me répondit : « Sûrement pas. »

Le 18 avril 2011, la piscine rouvre ses portes après une fermeture qui aura duré quatre cent quarante-trois jours. À sept heures du matin, un nombre considérable de nageurs matinaux se massent à la porte.

Quiconque possédait un abonnement au moment de la clôture en 2009 reçoit en ce jour une prolongation gratuite de la durée de la période de fermeture en guise de compensation. Une centaine d'abonnés passent au guichet pour faire ajouter les jours de baignade manqués sur leur carte.

À midi et quart, une queue d'une quarantaine de nageurs patiente devant le système électronique qui vérifie les bracelets d'accès. La machine est en panne.

Après vingt minutes d'attente, on trouve un fusible cassé – sans doute a-t-il grillé à cause de la surcharge du système d'accès qui a dû prolonger tous les abonnements le matin même.

Dix minutes plus tard, les premiers baigneurs se sont changés. Dans le couloir qui mène des cabines au bassin, on les arrête. Le taux de chlore dans l'eau est un peu trop élevé. Une partie des nageurs se fâche, à juste titre, et s'en va.

Vérification faite, l'accès à l'eau est finalement autorisé. Certains nageurs estiment qu'on se paie leur tête, d'autres sont surtout soulagés de pouvoir enfin se baigner. Peu après les premiers plongeurs, l'éclairage s'éteint. Panne de courant. Le verrouillage des casiers aussi est électrique. Les baigneurs doivent attendre dans le noir en tenue de bain. Pendant ce temps, il y a également quatre-vingts écoliers qui s'impatientent dans le hall.

On identifie la cause de la coupure de courant. Aucune information n'est donnée sur l'origine de l'incident, mais le problème est réglé. Après s'être changés, les quatre-vingts écoliers prennent des tours pour sauter des plongeoirs dans les trois couloirs du bassin sportif qui leur sont réservés, et se lancent dans les cinq cents mètres crawl.

Quand les enfants sont sortis de l'eau, la cafétéria ferme, et au guichet on tranche le nœud gordien : en raison des problèmes imprévus, mieux vaut fermer jusqu'à la compétition de dimanche.

Le dimanche venu, la compétition est annulée. La piscine reste fermée.

Toute adversité peut être surmontée. Quelques années plus tard, la fermeture définitive redevint temporaire. Avec une obstination que je n'aie rencontrée nulle part ailleurs, les autorités planifièrent l'édification d'une autre piscine exactement au même endroit, en dépit du risque probable d'un nouvel affaissement dans le même sol marécageux. La date de réouverture prévisionnelle fut fixée au printemps 2014. Cette fois-ci, l'échec n'était pas une option. Après tout, il ne s'agissait plus simplement de construire une piscine. Plus que cela, c'était l'occasion de réparer des erreurs, de ramasser la face perdue pour la remettre à sa place. Non seulement la nouvelle piscine donnerait satisfaction aux baigneurs laissés sur le bord du bassin, mais elle serait aussi le symbole d'un recommencement réussi. Le projet reposait sur un nouveau type de réseau permettant d'éviter les pannes électriques et les pompes à eaux souterraines défectueuses. Deux nouveaux locaux techniques seraient construits à cet effet et permettraient de mieux gérer les problèmes d'aération et de traitement des eaux que l'on a connus par le passé.

L'ancien toboggan aquatique serait démoli.

Le local en sous-sol qui posait problème serait réaménagé en un local technique surélevé. Trois bassins pour enfants seraient installés sur cette surélévation, qui jouxteraient la cafétéria.

Le bassin de vingt-cinq mètres serait conservé.

À la place de la piscine à vagues, il y aurait un bassin d'instruction avec fond mobile et un autre bassin au fond dans lequel arriverait le nouveau toboggan.

Ce dernier, de soixante mètres de long, comporterait à mi-parcours une installation de prise d'images immortalisant les baigneurs en train de descendre à toute allure – inspiré du dispositif utilisé dans l'attraction des troncs d'arbre à Bobbejaanland. La photo serait ensuite disponible à l'achat sous forme de porte-clefs ou de tirages aux formats classique ou style pirates et dauphins.

Le sauna et le bain à remous seraient conservés, mais réhabilités.

L'administration communale fait le choix de construire une nouvelle piscine plutôt que d'investir dans la rénovation de l'ancienne. La différence de coût serait amortie en cinq ans. Oui, les budgets prenaient en compte d'éventuels imprévus ainsi que les frais d'entretien.

Finalement, il faudra attendre février 2017 pour l'ouverture de la nouvelle piscine. À peine un mois plus tard, elle se voit déjà contrainte à fermer temporairement ses portes: des émanations de chlore toxiques se sont produites en plein cours de natation scolaire. Trois mois de plus et un petit groupe de nageurs désemparés, des habitués du soir, trouve porte close parce qu' « il n'est plus rentable de maintenir l'ouverture de la piscine après 18 heures ».

L'échec de cette piscine poussa-t-elle réellement son architecte à nouer une corde autour d'un tuyau courant le long du plafond du sous-sol, puis à renverser le tabouret sous des pieds? Quand un échec

mérite-t-il qu'on se tue pour lui? Ma question est en réalité celle-ci : quand une erreur prend-elle plus d'ampleur que la vie, ou l'englobe-t-elle au point que la vie elle-même devient un échec? Où se trouve la limite qui sépare le créateur et son œuvre?

La piste est partie de Turnhout, la terre natale, celle où commencent la plupart des récits, et m'a conduite jusqu'à treize constructions qui se révéleraient fatales pour leur architecte. en l'espace de trois ans, j'ai visité ces « lieux d'échec ». Pour retrouver les architectes derrière les fiascos, ramasser leurs visages, opposer quelque chose à la vanité de leur désespoir, au caractère absolu de leur geste. Dans des moments de mégalomanie, j'ai peut-être cru pouvoir remonter le fil du temps et les en empêcher. Du moins est-ce le genre de choses que je me racontais au départ.